

RENTRÉE LITTÉRAIRE 2021

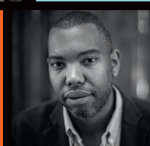


JACQUES
FIESCHI

MARIA
POURCHET



MORGAN
SPORTÈS



TA-NEHISI
COATES



ELIZABETH
STROUT

QUENTIN
TARANTINO



CATHERINE
SAUVAT

FRANÇOIS
BÉGAUDEAU



INES
ORCHANI

fayard

Souvenirs de ma vie d'hôtel	4
JACQUES FIESCHI	
Feu	10
MARIA POURCHET	
Les djihadistes aussi ont des peines de cœur	16
MORGAN SPORTÈS	
La danse de l'eau	24
TA-NEHISI COATES	
Olive, enfin	30
ELIZABETH STROUT	
Il était une fois à Hollywood	36
QUENTIN TARANTINO	
Depuis que je vous ai lu, je vous admire	42
CATHERINE SAUVAT	
Notre joie	50
FRANÇOIS BÉGAUDEAU	
Gazelle théorie	56
INES ORCHANI	

LITTÉRATURE FRANÇAISE



Comment affronter des souvenirs vieux d'un demi-siècle ? Comment revoir celui à qui l'on doit peut-être d'avoir choisi la solitude ?

A l'époque, déjà lointaine, des lettres manuscrites et des cabines téléphoniques à pièces, Catherine, Jean-Mi et René ont sillonné la France, d'hôtel miteux en balcon sur la mer, croyant ou feignant de croire qu'ils effectuaient là un petit boulot d'étudiants, mais participant en fait à une escroquerie.

Une jeune fille et deux jeunes garçons, partageant la même chambre, le même lit, la même salle de bains. L'un s'exhibant sans pudeur, les deux autres tâchant de préserver un semblant d'intimité malgré les circonstances. L'une aimant l'un, l'un aimant l'autre, presque comme de coutume ? C'eût sans doute été trop simple.

Les supercheries finissent par être dévoilées, les escroqueries par être démasquées. Celle à laquelle ils ont participé plus ou moins consciemment connaît une fin qui frôle le drame. Ils se séparent, vaguement coupables, vaguement honteux. Leur jeunesse est désormais derrière eux.

Et pourtant, cinquante ans plus tard, la question se pose : est-ce vraiment cela qui a empêché René de revoir Jean-Michel ?

Nous allons mourir, nous ne pouvons pas être les plus forts face à ce chaos, ce monstre.

Mais à présent le bateau n'est plus au fond de l'abîme, il a surgi, il chevauche le déluge.

Et soudain je n'ai plus peur. Tout craque autour de moi, boiseries, ferraille, cordages, les pâtes de fruit dégringolent. Et je suis immobile, en suspens, comme le nautonier d'un vaisseau fantôme. Ce n'est donc que cela, ce passage, ce dernier guichet de la vie. Nous allons disparaître en mer, on ne retrouvera pas nos corps, il n'y aura pas d'enterrement, ni fleurs ni couronnes, ni éloge funèbre, nous ne serons pas pesés dans la balance et jugés insuffisants.

Comme si je n'avais pas vécu. Ou il y a longtemps, ou pas encore. Je n'ai pas fait de testament, mes livres seront vendus à l'encan, ils n'ont pas d'ex libris.

Non. La nuée est partie ailleurs, vers l'Italie. Je la vois s'enfuir, boucher l'horizon noir puis s'évanouir. C'est l'aube d'un jour lavé. On l'aperçoit distinctement la côte maintenant, je reconnais la Croisette, l'hôtel Carlton, les coupes symétriques de la façade du palace, une vitrine balnéaire trempée par les pluies nocturnes, comme une carte postale gondolée, aux couleurs diluées.

Nous arrivons dans le port de plaisance. Avec cette tempête personne n'est sorti. Nous sommes trop fatigués pour jeter la corde qui arrime le bateau. Il dérive doucement, tosse un peu contre le quai.

Je m'écroule sur le lit à une place. Aussitôt Jean-Mi et moi nous agrippons l'un à l'autre, dans l'épuisement heureux des survivants, nous nous ramassons ensemble dans cet espace compté qui devient notre refuge.

— Tu vas mieux ?

— Un peu. J'ai honte. Et toi ? Tu nous as sauvés.

— Il y a des miracles pour les handicapés.

— Tu crois en Dieu, René ?

— Je ne me suis jamais vraiment posé la question.

— Moi je crois qu'il y a quelque chose.

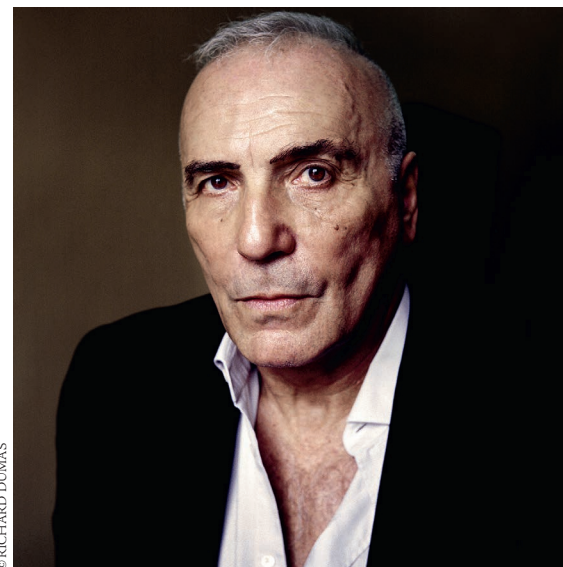
Nous sommes deux gisants, sans la solennité mortelle des figures de pierre, plutôt deux lutteurs vivants et débraillés, qui partagent ce qui reste de vivres sur un radeau de fortune. On ne doit pas être beaux à voir, grotesques peut-être. Mais justement personne ne nous voit, ne nous juge. Il n'y a rien d'érotique dans notre étreinte, rien de cette précarité du sentiment amoureux, de l'inquiétude et du qui-vive de l'amour. Je sens se déployer en moi un bien-être étale, une plénitude jamais connue, un bercement sans fin porté par la légère rumeur aquatique sous la coque. Le temps s'arrête, au-delà de l'oubli et des défaillances de nos mémoires, accueillant toutes les décennies depuis nos vingt ans et ces années où nous nous sommes méconnus, ne faisant plus qu'une trame unique qui les rassemble toutes en cette minute.

La disparition d'un être cher nous fait-elle retrouver le temps perdu ?

Le temps perdu ne l'est pas. Il est en nous, en gisement. Qu'un simple coup de pic va révéler. Bien sûr il n'apparaît pas dans sa totalité, il sort de l'oubli comme des îlots de la mer, dans sa version partielle, imparfaite, inexacte sans doute. Mais sa force en nous nous restitue la saveur, la « sensation vraie » de ce qui a été vécu. La mort d'un être particulièrement bat le rappel de ce qui nous a rassemblé autrefois, qui a été perdu, omis, occulté, et qui pousse à nouveau la porte. Paradoxalement, le mort, le froid, le disparu ressuscite une mémoire vivante, charnelle. La cérémonie de deuil elle-même, rassemblant des visages connus ou perdus de vue, devient un carrefour de destins : et toi qu'as-tu fais de toi-même ? Passé un certain âge, on vit autant avec les morts qu'avec les vivants. Ils nous font signe de l'autre côté de la rivière, sans vouloir nous effrayer, mais toujours pressés de se faire reconnaître. Leur présence est parfois abusive, et alors on ferme le rideau d'un geste arbitraire. Nous aussi rejoindrons ces corps impatients dans la conscience de ceux qui nous ont connus, aimés peut-être.

« Mais qu'ai-je fait de ce don, d'homosexualité, un don comme un autre ni pire ni meilleur (...) ? », pouvez-vous éclairer cette phrase ?

Tout désir, quel qu'il soit, est un don. Nous ne l'avons pas choisi, nous sommes agis par lui. Mais il nous faut aussi l'agir, en tirer les meilleures cartes. Il y a le fantasme et il y a la vie, la sexualité répétitive de la rencontre, et celle que l'amour invente. C'est quand le désir n'a jamais rencontré en nous un accomplissement affectif fort qu'on peut nourrir certains regrets, se trouver sec et seul. L'homosexualité a longtemps été inacceptée, culpabilisée. Pourtant certains la vivaient de façon flamboyante, se frayant un chemin dans les préjugés de l'époque, imposant leur train de vie et leur musique – et parfois, comme Oscar Wilde, en payant le prix. À la pansexualité débridée des années 70 a succédé l'hécatombe du sida. Aujourd'hui ce désir est normalisé, codifié, légiféré, matrimonial et parental. Le sujet s'accepte, il ne se sent plus coupable, il a cessé de désirer celui qui ne le désirait pas. En même temps l'homosexualité s'est affiliée, conformée à une norme, celle de l'hétérosexualité. Elle a peut-être perdu en singularité, en panache. Le personnage de ce roman s'est isolé, barricadé en lui-même. Il peut se demander en quoi sa vie a trouvé une adéquation avec ce désir des origines. Mais le pire n'étant pas toujours sûr, ce désir, s'il n'est plus littéral, peut se déplacer, se ramifier ailleurs, prendre d'autres formes, qui ne seront plus directement sexuelles. Mais on peut aussi mettre au



© RICHARD DUMAS

Scénariste, réalisateur et écrivain, Jacques Fieschi a notamment publié *L'homme à la mer* (Lattès, 1990) et *L'éternel garçon* (Grasset, 1995).

placard des généralités sociétales forcément inexactes. Chacun doit se débrouiller avec sa propre histoire, sa propre exception.

Vous écrivez aussi pour le cinéma. Pensez-vous que dans le roman l'approche des personnages soit très différente ?

Au cinéma, on suit un personnage dans sa proximité et dans son mystère. Il ou elle est proche de nous par le visage, le souffle, le grain de la peau et de la voix. Mais il demeure mystérieux, inexpliqué, livré au seul déroulé de son comportement. Quand il parle trop de lui-même, quand il veut s'expliquer, il devient vite importun, suspect. Et à cet égard les films d'Éric Rohmer sont passionnants, qui nous le montrent souvent démenti, contredit, dans ses certitudes verbales in ou off, par la réalité des situations. Dans le roman, il me semble qu'il s'agit d'une autre intériorité, plus suggérée, plus rêvée, moins inféodée au récit. Ce héros sans visage, nous voulons de lui qu'il nous livre, par effraction, une confession, un dévoilement de lui-même – où d'ailleurs sa vie, son destin, sa vérité de fiction ne sauraient être circonscrits. Pour l'écrivain puis pour le lecteur il est l'étranger intime, l'autre devenant soi. Dans ce livre, les deux personnages – car le troisième n'est plus là – se retrouvent à cinquante ans de distance. Sont-ils si différents ? Je crois que non, ils sont encore en demande, en deçà de leur vie. Car jusqu'au bout existe toujours un lendemain.

MARIA
POURCHET

F E U

fayard
roman

Laure, prof d'Université, est mariée et mère de deux filles. De Véra, l'aînée, qui organise des mouvements d'insurrection au lycée, Laure envie l'incandescence et la rage. Elle qui, à 40 ans, regrette parfois d'être la somme de la patience et des compromis.

Clément, célibataire, 50 ans, court le matin et parle à son chien le soir. Entre les deux il s'ennuie dans la finance, au sommet d'une tour vitrée, lassé de la vue qu'elle offre presque autant que de YouPorn.

Laure monte sans passion des colloques en Histoire Contemporaine. Clément anticipe les mouvements des marchés, déplorant que les crises n'arrivent jamais vraiment, que le pire ne soit qu'une promesse perpétuellement reconduite.

De la vie, l'une attend la surprise. L'autre, toute capacité d'illusion anéantie, attend qu'elle finisse, fatigué d'être un homme dans un monde où seules les tours de la Défense sont légitimement phalliques. Bref, il serait bon que leur arrive quelque chose.

Ils vont être l'un pour l'autre un choc nécessaire.

Saisis par la passion et ses menaces, ils tentent d'abord de se débarrasser l'un de l'autre en assouvissant le désir, naïvement convaincus qu'il se dompte. Nourrissant malgré eux un espoir qui les effraie et les consume, ils iront loin dans l'incendie.

Dans l'ombre, quelque chose les surveille : la jeunesse sans nuance et sans pitié de Véra.

Au gré d'un roman sur la passion, *Feu* photographie une époque. Où les hommes ne sachant plus quelle représentation d'eux-mêmes habiter, pourraient renoncer. Où les femmes pourraient ne pas se remettre de l'incessant combat qu'elles doivent mener pour être mieux aimées. Où les enfants, nés débiteurs, s'organisent déjà pour ne pas rembourser. Alternant les points de vue des deux personnages dans une langue nerveuse et acérée, Maria Pourchet nous offre un roman vif, puissant et drôle sur l'amour, cette affaire effroyablement plus sérieuse et plus dangereuse qu'on ne le croit.

Des photos qu'il m'a semblé opportun d'envoyer à Laure, une fois revenu à l'hôtel. Mais j'en ai reçu une avant. Elle, cheveux mouillés, à moitié à poil, en rouge sur une terrasse. Dans le cadre, au second plan, passe un bras avec une montre de faux riche. L'horreur. Pas la photo, l'horreur c'est que quelqu'un la prend et j'avais oublié. Les sentiments ça ne suffit pas, Papa. Le problème c'est les autres. L'autre est toujours plus grand, plus capillaire, plus arrivé le premier. À part ça, le minibar était à se tirer une balle, un jus de tomates et deux bières. Il faut faire le combien pour faire monter un whisky, c'est écrit où. La chambre avait évidemment bouffé la carte des services juste pour me faire chier. L'autre avec la montre doit l'aimer, c'est inévitable, Laure avec son rire, ses sourcils végétaux, sa colère, ce côté mal éteint, rouge, qu'elle a pour faire ce qu'on fait le sang froid. Penser, détruire sa vie. C'est irrésistible, cette peur qu'elle a des grands chiens et cet amour des hommes lâches. Il doit l'adorer l'autre, je l'aimerais à vie si j'étais lui, si j'avais les moyens. Pauvre gars, j'ai pas le droit de penser ça en plus de lui baiser sa femme. Je le vois d'ici, il est inquiet, il tourne en rond, il tire sur une vaporette comme un fou, il grignote des saloperies pour s'occuper les dents, il prend du poids, il prend des photos mais il n'a pas les yeux en face des trous. Elle, elle l'aveugle avec des politesses d'épouse, des

paroles de mère, de nonne, ça me débecte. Des tiens tes chaussons, la main en thermomètre sur son front, un amour menteur, éreinté qui tient le coup pour moi, pour le secret. Ou alors il lui promet des deuxième enfants, des baraques en Italie vu que c'est donné. Ils dansent un peu pétés quand les mômes sont couchés, elle lui fait le récit de mes limites tous les soirs, il se marre. C'est lui qui dit pauvre type. Épargne-le qu'il dit, amuse-toi mais pas trop.

J'ai bu les deux bières et j'ai allumé la télé ritale. Sur un plateau tournant un type avec une gueule de vide-ordures persistait à s'entourer de filles inutiles en short et en talons, avec des trucs pailletés collés sur la poitrine et les joues. Quand le plateau pivotait, on pouvait voir les filles de derrière. C'est pas nouveau. On appelle ça la Rome Antique. Il y a sûrement des subventions européennes pour que ça dure autant. J'ai bu le jus de tomates trop froid, j'ai regardé à nouveau la photo de Laure mais je voyais toujours la même chose. Le mec qui la photographiait, qui montait la garde, ça crevait les yeux. Il doit déjà me sentir, bientôt il va me pister jusque dans son sac à main, dans ses rêves. Je connais cet état entre sous-merde et limier que prend alors un homme.

Une rencontre amoureuse est-elle toujours un accident ?

La rencontre pouvant se vouloir se prévoir et s'organiser interdit la référence systématique à l'accident. Je lui préfère l'expression choc amoureux. Le choc amoureux est accidentel dans son impréparation et dans sa conséquence immédiate : la rupture. Il nous oblige à rompre avec quelque chose, toujours. Équilibre, habitudes, tranquillité, convictions... S'il est euphorisant, il est agressif, violent. Il demande « alors ? », il force. Il suppose un avant et un après. L'accident amoureux ouvre un épisode, même éclair, au terme duquel nous serons quelqu'un d'autre.

Nous révèle-t-elle de quoi nous sommes capables et qui nous sommes ?

Non. En partie. Oui.

Non, pas dans l'absolu. Cela signifierait que hors de l'expérience amoureuse, pas de connaissance réelle de soi ni de ses limites ; que l'accès à sa vérité intérieure ne serait bien éclairé que par l'amour, condamnant les privés d'amour à rester en deçà d'une forme supérieure de conscience. Non. Romantisme trop hugolien.

Le choc amoureux fonctionne **en partie** comme révélateur intime car il impose un mouvement. Il oblige à organiser une réponse objective à un instinct, à une érotisation. L'alternative étant, pour le dire vite, la fuite (immédiate ou différée) ou l'approche. Le refus ou l'adhésion. Nous découvrons alors la part que nous réservons à nos instincts. Les respectons-nous comme un guide ou les jugeons-nous comme un dérèglement propre à nous égarer ? Aux plus réflexifs d'entre nous cela apprendra quelle représentation ils ont de l'amour (danger, chance ou risque). Si nous acceptons l'instinct amoureux comme une autorité et nous risquons à l'épreuve de l'amour, celle-ci peut devenir plus initiatique. Nous vivrons une série d'étapes succédant au choc : l'aveu, la passion, la cristallisation, la déception, l'attachement ou le rejet, l'engagement ou pas, avec les étapes de séparation et de deuil intermédiaires. Nous ne serons pas « renseignés sur nous-mêmes » mais sur une seule chose. Sommes-nous disposés à aimer malgré le coût et donc quelle place réservons-nous à l'amour dans notre vie ? Répondre « aucune » au terme ou au cours de l'expérience amoureuse, n'étant pas une défaite. On peut tout à fait réserver à « l'amour amoureux » la confortable place du rêve. L'aventure amoureuse vécue jusqu'à la lie nous apprendra ceci : que serais-je capable de donner pour recevoir l'amour ? Et cette antépénultième question dépassée, vient l'ultime, avec explosif retour du refoulé chrétien en prime : suis-je capable de le donner sans le recevoir ? Le oui garantit la valeur de notre amour, le non garantit celle de notre Narcisse.

© RICHARD DUMAS

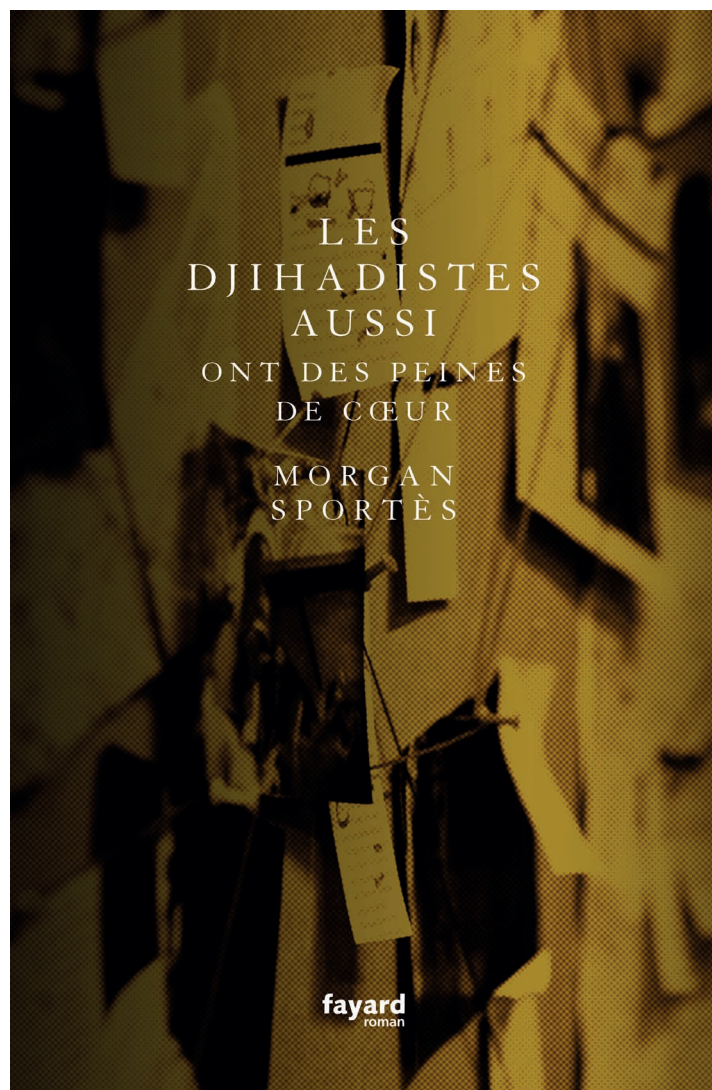


Maria Pourchet
est romancière
et scénariste.
Feu est son
sixième livre.

Oui dans une perspective existentialiste. Aimer implique un autre et l'autre, nous regardant et nous contraignant nous porte à exploiter des ressources inconnues avant lui. Enfin et surtout oui car la connaissance de nous-même et de nos possibles, c'est l'autre qui la découvre, celui qui nous aime vraiment. Les révélations, c'est lui qui les détient. Celui qui veut savoir, qui veut comprendre, qui veut éclairer l'ombre. Avant que d'aimer vraiment (accepter d'ignorer, de ne pas comprendre et aimer quand même) ou de cesser d'aimer, l'amoureux est un extraordinaire analyste. Précisément par amour.

En quoi tenter d'aimer est-il dangereux ?

Dès lors que nous aimons, nous engageons tout. Corps, rythmes, convictions, idée de nous-même. Le Moi entier offert à la métamorphose. Nous engageons l'autre aimant, et sa souffrance si nous échouons à l'aimer. L'amour c'est d'abord la Révolution contre l'Institution. Si la tentative de putsch réussit, tout redevient solide, sinon bourgeois, par la grâce de l'union. Mais il arrive que non, que le putsch échoue, que le chaos soit acquis et la blessure permanente. Que la paix ne revienne même pas par la grâce de l'oubli. Et d'instinct, ce risque nous le connaissons. Alors avec le temps, nous cessons de vouloir aimer.



Septembre 2012, six mois après les attentats de Mohamed Mehra : une grenade jetée dans une épicerie casher de la banlieue parisienne fait un blessé léger. Apprenti terroriste, le coupable a laissé ses traces ADN sur la goupille du projectile. On l'identifie. Mais la police le laisse courir – pendant deux semaines – entre ses diverses résidences de Paris, Nice, Nancy, afin de repérer ses complices. Lesquels envisagent de nouvelles agressions, cette fois contre des militaires français, dans le sud du pays. Une vingtaine de ces « djihadistes » amateurs (post-ados black-blanc-beur) sont alors capturés lors d'un vaste coup de filet. L'un d'entre eux est abattu. D'autres s'enfuient en Syrie pour un « djihad » différent : se battre aux côtés d'Al Nosra contre le « dictateur hérétique » Bachar el-Assad.

Morgan Sportès reconstitue la traque minutieuse et implacable menée par la police contre ces émules – version pieds-nickelés sans doute – de Mehra, campant simultanément leurs personnalités erratiques, sinon psychotiques. Il les suit dans leurs cités anonymes, mange avec eux au kebab du coin, attentif à leurs problèmes économiques, amoureux : entre l'« héroïsme de la kalachnikov » et les couches-culottes du bébé qu'on n'a pas les moyens de se payer. Il rend visite aussi à leurs familles que déchire le fanatisme du fils (mères et filles s'y disputent sous l'œil de pères dont l'autorité s'effrite). Il croque ainsi pour nous, dans un style hyperréaliste – et sombrement ironique toujours – une galerie de portraits inquiétants : le visage d'un pays mal connu qui est le nôtre pourtant, la France du XXI^e siècle mondialisé.

On met les grands plats dans les petits : deux matelas à une place, en mousse, serviront de couche aux quatre « frères » colocataires du 35 mètres carrés du boulevard d'Holbach. Abbas et Ali (qui dès l'abord se sont détestés) couchant sur le matelas côté fenêtre ; Marc et bientôt Dylan, sur l'autre, côté kitchenette. Les matelas sont posés à même le sol. Il n'y a ni draps, ni couvertures, mais c'est l'été, et, à Nice, en été, il fait chaud. Parfois même trop chaud. L'appart pue (chaussettes sales et vieux slips en parsèment la moquette) d'autant que le frigo, unique objet de luxe, fonctionne de travers et que la bouffe y moisit vite. Heureusement, il y a un lavabo, et même une douche. Dans ces conditions spartiates, pas moyen de faire, aux heures dues, les cinq prières obligatoires. C'est un embouteillage ! On va pour ça – sauf Marc, le seul à travailler dans la bande, et le seul, avec Dylan, à payer le loyer – à la mosquée Al Akbar toute proche. Évidemment, le soir, quand les trois et bientôt quatre frères, après leurs occupations diurnes diverses, se retrouvent chez eux, à devoir dormir les uns sur les autres, la tension est à son comble. C'est une marmite à chaque moment sur le point d'exploser ! Si on ne met pas deux hippopotames dans une même baignoire, comment y en fourrer quatre ! D'autant qu'Abbas, à peine a-t-il fichu les pieds dans son nouveau domicile, prend beaucoup trop de place, physiquement certes, mais moralement surtout. Il impose à tous, du haut de son magistère (il est le plus âgé – 33 ans – et le plus savant en matière de science islamique) son joug :

– Qu'est-ce que c'est que ça ! avait-il balancé à Dylan quand il l'avait vu rappliquer pour la première fois chez Marc.

– Quoi ça ? avait demandé Dylan éberlué.

...Celui-ci a encore sa valise à la main. Et vient d'entrer dans l'appart, flanqué de Marc qui est allé le chercher à la gare. Abbas est assis sur les deux matelas, qu'on a posés l'un sur l'autre, pour la journée, en guise de canapé convertible. À ses côtés, Ali et un invité, Saïd. Ils boivent du thé à la menthe, verres et théière étant placés sur une caisse en carton tenant lieu de table.

– Ça ! répète Abbas, désignant le bas du jean de Dylan qui « casse » sur ses Nike Ultra-sprint bleues à bandes roses...

– Quoi ça, qu'esse qu'elles ont mes grolles, elles te dérangent ?

– Pas tes grolles, ton falzar !...

À la gare, Dylan avait noté déjà que les jambes du jean de Marc étaient bizarrement enroulées, chacune, jusqu'à mi-mollets, laissant bien en vue chaussettes et chevilles. Les trois autres, assis sur le matelas-canapé, ont leur jean semblablement enroulé jusqu'à mi-jambe.

– Selon l'islam, balance Abbas, avoir sa robe ou son pantalon qui tombe jusqu'aux pieds est un signe d'orgueil, péché capital ! Corrige-moi ça...

Comme dans *L'Appât* et dans *Tout, tout de suite*, vous vous emparez ici d'un présent à vif. Comment avez-vous travaillé ce livre ?

À Propos de *L'Appât*, qui narre une série de crimes commis par trois ados, Claude Lévi-Strauss m'a écrit, c'était en 1990, que mon livre tenait à la fois « du roman policier et de l'étude ethnographique ». J'ai poursuivi ce travail avec *Tout, tout de suite* (2011) où il est question à nouveau d'ados – qui ont kidnappé et tué un marchand de téléphone (juif, donc supposé riche). Avec *Les djihadistes aussi ont des peines de cœur*, le problème se politise. Nous avons affaire encore une fois à de jeunes paumés de la Société marchande spectaculaire, mais qui, à l'épreuve de la vacuité moderne, se sont raccrochés, comme à une bouée de sauvetage, à l'islamisme. L'islamisme fut une arme politique (une « troisième force »), dans le cadre de la Guerre froide, contre le communisme en général, et contre les États arabes laïques dictatoriaux longtemps restés sous influence soviétique. On a vu ça en Afghanistan, en Irak, Syrie etc. Les pétromonarchies et leurs alliés occidentaux ont joué là un jeu complexe... Bien sûr mes « héros » n'ont pas la moindre lumière sur la nature réelle du combat dans lequel ils s'engagent. Ils croient se battre pour la Charia, et contre les Kouffar (infidèles), au nom d'Allah. C'est au nom d'Allah qu'ils balancent une grenade, en 2012 (juste après l'affaire Mehra) dans une épicerie casher de la banlieue parisienne. C'est au nom d'Allah qu'ils s'en vont se battre en Syrie contre le « nouvel Hitler », l'« hérétique alaouite » Bachar El-Assad !

Ils sont français, mais d'origines diverses : subsahariens, antillais, maghrébins, asiatiques, et « gaulois » bien sûr. On trouve parmi eux des Nord-Africains revenus – après un stage chez les cailleras – à leur religion initiale, l'islam ; d'anciens catholiques convertis ; d'ex-bouddhistes. Et même (cerise sur le gâteau !) un juif islamisé appartenant à une famille bourgeoise cossue. Drôle de cocktail – à l'image de nos sociétés désancrées, déracinées, « déterritorialisées » (dixit Deleuze). Mondialisées, j'entends.

Comment la matière documentaire et la narration romanesque se répondent-elles et se potentialisent-elles ?

Bien sûr, pour écrire des livres comme *L'Appât*, *Tout, tout de suite* et *Les djihadistes aussi ont des peines de cœur*, il faut se familiariser avec ces milieux. J'ai fréquenté prisons, palais de justice, juges, procureurs, policiers, témoins et inculpés. On s'imprègne de tout ça, à la façon d'un ethnologue (pour en revenir à Lévi-Strauss) et puis, au moment où l'on commence à écrire, la mécanique romanesque se met en branle. Les visages à peine aperçus dans un parloir de prison, dans un box d'accusés, prennent une nouvelle vie en se projetant sur la page blanche.



© RICHARD DUMAS

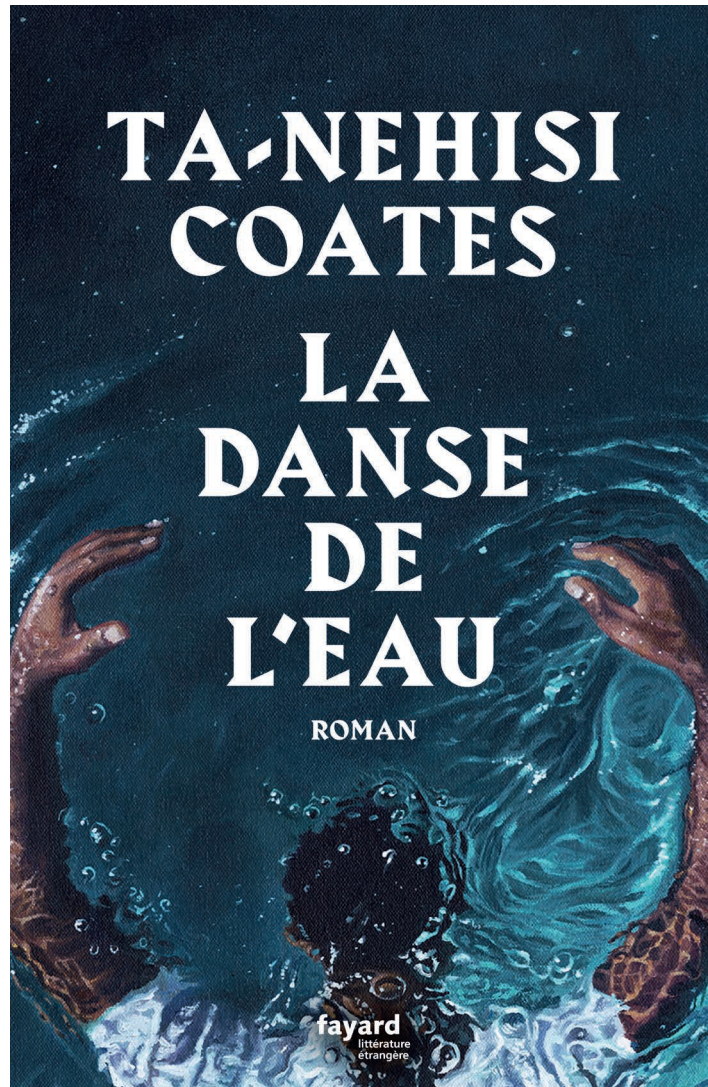
Morgan Sportès est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages traduits dans de nombreux pays. Parmi eux, *L'Appât* (Le Seuil 1990) a fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Bertrand Tavernier en 1995 (Ours d'or à Berlin) et *Tout, tout de suite* (Fayard 2011) a reçu le prix Interallié.

Les bribes de confessions saisies dans un procès-verbal, ou lors d'un témoignage à la barre, s'insèrent dans les dialogues des personnages du livre. Sans parler des propos – saisis à vif – par les écoutes téléphoniques de la police. Mine d'or linguistique ! Ainsi le « réel », à travers le miroir – déformant sans doute (et ironique toujours) – de l'imaginaire de l'auteur, devient-il « fiction ».

Pourriez-vous éclairer le titre ?

Lisant le journal de Joseph Goebbels, je me suis rendu compte que ce triste individu était très fleur bleue en amour : jaloux, angoissé, malheureux. Le nazisme est un mélange de kitsch et de sang, disait le grand polémiste Karl Kraus. Le kitsch est très profondément enraciné dans le cœur de mes djihadistes. Ils vivent des passions tourmentées. De jeunes gauloises converties bravent les bombes de la guerre syrienne pour rejoindre là-bas leur barbu baroudeur (remarié souvent, entre temps, à plusieurs femmes). Elles adornent de petits cœurs les SMS enflammés qu'elles lui envoient. Car c'est là le mystère qui hante mon roman (et qui intrigua jadis Hannah Arendt lors du procès Eichmann). Ces gens-là sont – en dépit de tout – de pauvres êtres humains. Pathétiques. Banals comme le Mal. « Ne pas rire, ne pas pleurer, ne pas haïr, disait Spinoza. Mais comprendre. » Tenter de le faire du moins.

LITTÉRATURE
ÉTRANGÈRE



Le jeune Hiram Walker est né dans les fers. Le jour où sa mère a été vendue, Hiram s'est vu voler les souvenirs qu'il avait d'elle. Tout ce qui lui est resté, c'est un pouvoir mystérieux que sa mère lui a laissé en héritage.

Des années plus tard, quand Hiram manque se noyer dans une rivière, c'est ce même pouvoir qui lui sauve la vie. Après avoir frôlé la mort, il décide de s'enfuir loin du seul monde qu'il ait jamais connu. Ainsi débute un périple plein de surprises, qui va entraîner Hiram depuis la splendeur décadente des fières plantations de Virginie jusqu'aux bastions d'une guérilla acharnée au cœur des grands espaces américains, du cercueil esclavagiste du Sud profond aux mouvements dangereusement idéalistes du Nord. Alors même qu'il s'enrôle dans la guerre clandestine qui oppose les maîtres aux esclaves, Hiram demeure plus que jamais déterminé à sauver la famille qu'il a laissée derrière lui.

Dans son premier roman, Ta-Nehisi Coates livre un récit profondément habité, plein de fougue et d'exaltation, qui rend leur humanité à tous ceux dont l'existence fut confisquée, leurs familles brisées, et qui trouvèrent le courage de se soulever au nom de la liberté.

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE DEMARTY

Et c'est le seul endroit où j'aurais pu l'apercevoir, là, sur le pont de pierre, une danseuse drapée de bleu diaphane, parce que c'est ainsi qu'ils avaient dû l'emmener, quand j'étais petit, à l'époque où la terre de Virginie était encore rouge comme la brique et rouge de vie, et, même si d'autres ponts enjambaient la rivière Goose, c'est celui-ci qu'ils avaient dû lui faire traverser, pieds et poings liés, car c'est par ce pont qu'on accédait à la grand-route qui s'enfonçait en serpentant entre les collines vertes jusqu'au bas de la vallée avant de bifurquer dans une direction, une seule, et cette direction était le sud.

J'avais toujours évité ce pont, car il était entaché du souvenir des mères, des oncles et des cousins qui avaient disparu sur la route de Natchez. Mais, conscient aujourd'hui du formidable pouvoir de la mémoire, conscient qu'il peut ouvrir une porte bleue menant d'un monde à l'autre, qu'il peut nous transporter des montagnes aux prairies, des bois verdoyants aux champs nappés de neige, conscient aujourd'hui que la mémoire est capable de replier la terre comme un morceau de tissu, et conscient aussi que j'avais enfoui mon souvenir d'elle dans les plus profonds recoins de mon esprit, conscient que j'ai oublié sans pourtant vraiment oublier, je sais aujourd'hui que cette histoire, cette Conduction, ne pouvait commencer que là, sur ce pont fantastique entre le pays des vivants et le pays des disparus.

Et elle dansait la Juba sur ce pont, une jatte de terre sur la tête, un grand voile de brume s'élevant de la rivière et venant mordiller ses talons nus, qui frappaient les pavés et faisaient tressauter à son cou son collier de coquillages. La jatte de terre ne bougeait pas ; on aurait dit qu'elle faisait partie d'elle, que peu importe avec quelle

frénésie elle levait les genoux, se penchait, se contorsionnait et écartait les bras, la jatte restait fixée sur sa tête comme une couronne. Et, en voyant cet incroyable prodige, je compris que cette femme qui dansait la Juba, drapée de bleu diaphane, était ma mère.

Personne d'autre ne la voyait – ni Maynard, installé à l'arrière de la nouvelle calèche Millenium, ni la fille de joie qui le tenait captif de ses charmes, ni, plus étrange encore, le cheval, même si j'avais toujours entendu dire que les chevaux sont capables de sentir les phénomènes venus d'autres mondes qui font soudain irruption dans le nôtre. Non, j'étais le seul à la voir depuis le siège avant de la calèche, et elle était exactement telle qu'on me l'avait décrite, telle qu'elle était jadis, m'avait-on raconté, quand elle bondissait au centre du cercle formé par tous les miens – Tante Emma, Petit P, Honas et Oncle John – et que tous se mettaient à taper des mains, à se frapper la poitrine et à se gifler les genoux, l'encourageant à danser toujours plus vite, et qu'elle piétinait la terre battue comme pour écraser une créature rampante sous son talon, et qu'elle se courbait en avant, se déhanchait, puis faisait osciller son bassin et ses genoux pliés en cadence avec ses mains, la jatte de terre toujours immobile sur sa tête. Ma mère était la meilleure danseuse du domaine de Lockless, m'avait-on raconté, et je m'en souvenais parce que c'était un talent qu'elle ne m'avait pas transmis, mais surtout parce que c'est ainsi, en dansant, qu'elle avait attiré l'œil de mon père, et ainsi fait que j'étais venu au monde. Et plus encore, je m'en souvenais parce que je me souvenais de tout – de tout, fallait-il croire, sauf d'elle.

NUMÉRO UN SUR LA LISTE DES BEST-SELLERS DU NEW YORK TIMES

Prochainement porté à l'écran par la MGM et produit par Oprah Winfrey (Harpo), Brad Pitt (Plan B) et Kamilah Forbes

Distingué parmi les meilleurs livres de l'année par : *Time* • *NPR* • *The Washington Post* • *Chicago Tribune* • *Vanity Fair* • *Esquire* • The New York Public Library • *Kirkus Reviews* • *Library Journal*

Lauréat du NAACP Image Award, du Sidney J Bounds Award (British Fantasy Awards 2020) et du Audie Award for Literary Fiction and Classics, 2020

À PROPOS DE LA DANSE DE L'EAU DANS LA PRESSE ÉTRANGÈRE

« Le plus surprenant dans *La Danse de l'eau* est peut-être son ambition romanesque assumée. Ce n'est pas un premier roman comme les autres. [...] *La Danse de l'eau* est un livre-jérobaoam, un exercice d'écriture pour le plaisir des lecteurs où le récit se déroule à un rythme effréné en suivant des voies occultes dans une tonalité qui ressemble à celle de l'œuvre de Stephen King autant qu'à celle des œuvres de Toni Morrison, de Colson Whitehead et de l'auteure de science-fiction afro-américaine Octavia Butler. [...] Il est parsemé de formes de merveilleux qui repoussent les frontières de ce que nous appelons encore le réalisme magique. »

Dwight Garner, *The New York Times*

« Coates est un styliste exceptionnel, [...] sa description des cruautés infligées aux esclaves est sans concession. [...] [Il] est l'un des meilleurs essayistes de notre génération. Ce livre puissant sur la faute la plus honteuse de l'Amérique établit Ta-Nehisi Coates comme un romancier de premier plan. »

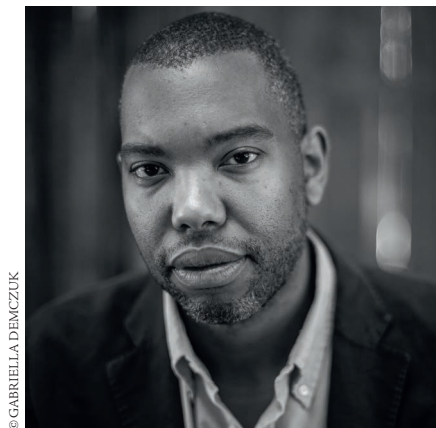
The San Francisco Chronicle

« Chaque paragraphe ou presque décrit avec des détails d'une splendeur évocatrice un monde disparu. »

Entertainment Weekly

« Coates juxtapose les horreurs de l'esclavage et le fantastique. [...] Mais *La Danse de l'eau* obéit à ses propres règles, et son ouverture vers un autre monde reste mesurée. En définitive, c'est un roman qui se penche sur les effets psychologiques de l'esclavage, blessures que Coates analyse avec un talent singulier. »

The New York Times Book Review



©GABRIELLA DEMCZUK

Ta-Nehisi Coates est un écrivain et journaliste américain né en 1975 à Baltimore. Diplômé de l'université de Howard, à Washington, lauréat d'une bourse MacArthur, il écrit régulièrement pour *The Atlantic*. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages : *Une colère noire* (Autrement, 2016; J'ai lu, 2017; lauréat du National Book Award en 2015); *Le Grand Combat* (Autrement, 2017; J'ai lu, 2018); et *Huit ans au pouvoir : une tragédie américaine* (Présence africaine, 2020). *La Danse de l'eau*,

son premier roman, a été publié à l'automne 2019 aux États-Unis. Numéro un sur la liste des best-sellers du *New York Times* lors de sa parution, il a rencontré un grand succès critique et commercial, et a depuis été traduit dans quatorze langues. Ta-Nehisi Coates vit à New York avec sa femme et son fils.

« Un roman électrisant et inventif. [Coates] n'a rien perdu de son talent pour la transmission d'idées complexes et l'association d'une connaissance profonde de l'histoire américaine à une plume éblouissante. [...] Roman d'aventure envoûtant raconté à travers le prisme impitoyable de l'histoire, *La Danse de l'eau* est dans son essence un récit américain sur la création de notre identité, sur les doutes qui nous habitent et la possibilité de s'élever. »

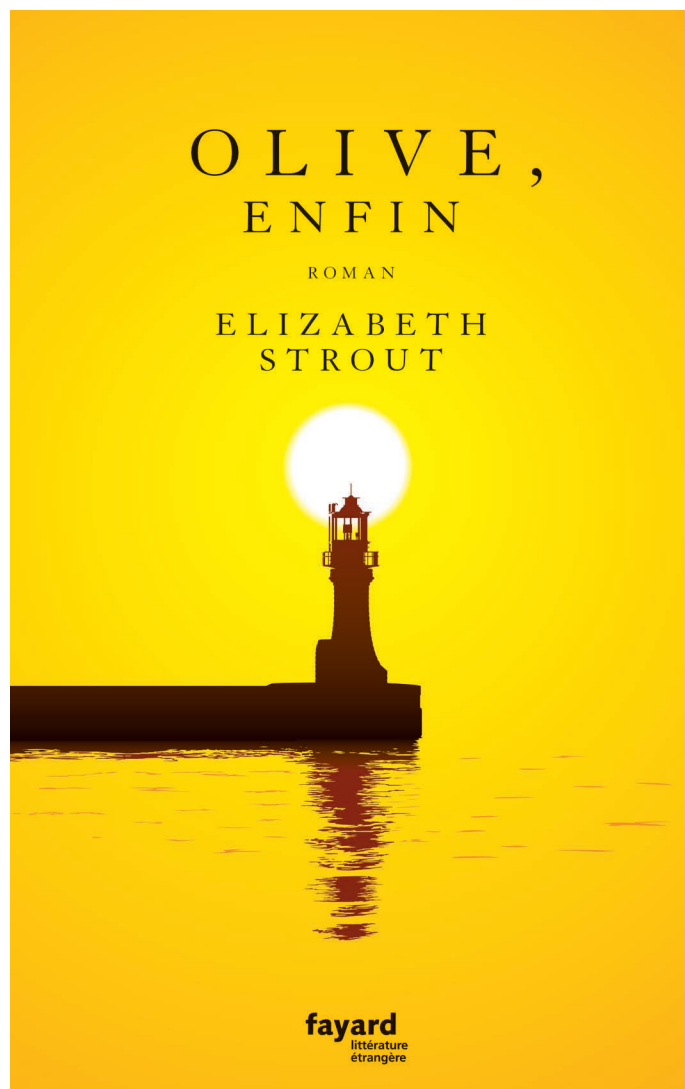
The Boston Globe

« Ta-Nehisi Coates est le plus important essayiste de notre génération et un écrivain qui a transformé le débat national sur le racisme avec *Une colère noire*, paru en 2015. C'est donc sans surprise que son premier roman est reçu avec des attentes légèrement irréalistes – pour finalement les dépasser. *La Danse de l'eau* [...] est un livre d'une richesse d'imagination sidérante et d'une grande puissance historique. [...] Intemporel, et déjà un classique. »

Rolling Stone

« Dans une prose chantante où l'imagination prend son envol, Coates s'affirme comme l'un des auteurs les plus importants de sa génération, s'attaquant à l'une des périodes les plus sombres et les plus anciennes de l'histoire des États-Unis avec grâce et inventivité. Audacieux, éblouissant, à ne pas manquer. »

Publishers Weekly



Olive Kitteridge, héroïne iconique et adulée d'Elizabeth Strout, est enfin de retour.

Professeure de math bien connue des habitants de la petite ville côtière de Crosby, dans le Maine, Olive est désormais retraitée. Toujours aussi franche que revêche, elle traverse une nouvelle période de sa vie qui lui réserve son lot de bouleversements. On découvre bientôt Olive remariée, mère, belle-mère et grand-mère pas forcément commode, un peu pataude et décidément hors du commun. Elle croise sur son chemin nombre de connaissances, amis, voisins ou anciens élèves : une jeune femme sur le point d'accoucher au moment le plus incongru, une autre qui vit recroquevillée depuis qu'elle est atteinte d'un cancer, ou une fille confrontée à l'effroi de ses parents lorsqu'elle leur révèle exercer la profession de maîtresse SM. Olive, qui n'a pas sa langue dans sa poche, a une influence décisive sur ceux qu'elle côtoie. Et tire de ces rencontres – car il n'est jamais trop tard – de formidables leçons de vie. Une fois encore, Elizabeth Strout met brillamment à nu l'existence de gens ordinaires et livre un roman superbe, tendre, mélancolique et plein d'humour sur la famille, le couple, l'amour, la vieillesse et la solitude, en déroulant le fil de l'histoire de son irrésistible Olive à l'automne de sa vie.

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE BRÉVIGNON

Et puis, un après-midi, elle tomba. Au milieu d'un après-midi d'avril. Une tempête venait de se lever. Olive observait les nuages survoler le champ, elle entendit les gouttes atterrir sur le porche, frapper contre les vitres. Elle se leva, il fallait retirer les coussins des fauteuils qu'elle avait installés récemment à l'extérieur, elle ne prit ni son manteau ni sa canne, sortit précipitamment sur le porche et, tandis qu'elle se baissait pour récupérer le coussin bleu d'un fauteuil en bois, elle plissa les yeux et aperçut là, entre les planches, un mégot de cigarette. Olive prit le temps de l'examiner, elle n'arrivait pas à comprendre comment il avait pu arriver là. Elle était vraiment intriguée – et inquiète. Mais il était bien là, et apparemment pas depuis longtemps – sûrement pas depuis des semaines, la partie blanche de la cigarette était encore bien blanche, seulement aplatie. Juste à côté du fauteuil. Quelqu'un serait-il venu fumer sur le porche pendant son absence ? Comment était-ce possible ?

Olive se pencha – plus tard, elle n'arriverait pas à comprendre comment elle avait pu tomber, mais elle tomba. Vers l'avant, presque sur la tête, puis elle roula sur le côté, entre la maison et l'arrière du fauteuil, et elle fut tellement surprise que, pendant un instant, sa tête réagit d'une façon un peu étrange. Elle ne ressentait que de la surprise. Et puis, impossible de se lever. Impossible de se lever.

– Olive, debout ! dit-elle à voix haute, calmement. Debout !

Elle essaya, essaya encore, mais ses bras n'étaient pas assez forts pour la relever.

– Debout, répétait-elle. Olive, lève-toi, lève-toi donc, pauvre folle !

Le vent changea légèrement de direction, projetant la pluie directement sur elle, comme si elle l'avait prise pour cible. Une pluie froide, et les gouttes criblaient son visage, ses bras, ses jambes. Mon Dieu, pensa Olive, c'est ici que je vais mourir. La veille au soir, elle avait eu Christopher au téléphone, il n'aurait jamais l'idée de la rappeler avant plusieurs jours. Et si d'autres personnes téléphonaient (qui, Edith ?) et qu'elle ne décrochait pas, elles ne s'inquiéteraient sans doute pas.

– Olive, lève-toi, lève-toi tout de suite ! répétait-elle sans cesse.

C'est donc de cela qu'elle allait mourir... De quoi ? D'avoir été exposée aux éléments ? Non, il ne faisait pas assez froid, même si elle avait très froid avec la pluie qui s'abattait sur elle. Elle mourrait de faim. Non, de déshydratation. Combien de temps cela prendrait-il ? Trois jours. Elle allait rester par terre, comme ça, pendant trois jours.

– Lève-toi tout de suite !

C'est le genre d'histoire qu'on entend parfois. Marilyn Thompson a fait une chute dans son garage, elle est restée étendue là pendant deux jours. Bertha Babcock est tombée dans l'escalier de sa cave, elle y est restée plusieurs jours avant d'être retrouvée – morte.

– Lève-toi, allez, espèce d'imbécile !

BEST-SELLER DU NEW YORK TIMES

Nommé parmi les meilleurs livres de l'année par : *Time* • *Vogue* • *NPR* • *The Washington Post* • *Chicago Tribune* • *Vanity Fair* • *Entertainment Weekly* • *BuzzFeed* • *Esquire* • *Real Simple* • *People* • The New York Public Library • *The Guardian* • *Evening Standard* • *Kirkus Reviews* • *Publishers Weekly* • *BookPage*

**À PROPOS D'OLIVE, ENFIN
DANS LA PRESSE ÉTRANGÈRE**

« Strout est parvenue à me faire aimer cette femme étrange que je n'avais jamais rencontrée, et dont je ne connaissais rien. Quelle extraordinaire écrivaine. »

Zadie Smith

« *Olive, enfin* est un tour de force. Avec une étonnante économie de moyen – peu d'auteurs parviennent à ramasser en un seul paragraphe autant d'émotion et de détails –, Strout nous plonge dans la vie de ses personnages, campés avec une telle authenticité que chacun mériterait de faire l'objet d'un roman. Alliant empathie, maîtrise et profondeur, c'est une écrivaine au sommet de son art. »

The Guardian

« Strout habite avec une immédiateté troublante les esprits et les cœurs de personnes de toutes les classes d'âge, qu'il s'agisse de la jeunesse (avec sa confusion, ses étonnements, son éveil à la sexualité), de l'âge mûr (ses jalousies, ses luttes, ses compromis), ou de la vieillesse (corps qui lâchent, bannissement social, révélations sur le tard). *Olive, enfin* [est] un véritable triomphe. La douleur mise à nu, la dignité, l'esprit et le courage incarnés sans relâche par ces histoires nous emplissent d'un sûr réconfort. »

The Washington Post

« [Olive] est aussi indélébile que l'encre [...] Qu'il est bon de la revoir. »
Elisabeth Egan, *The New York Times Book Review*

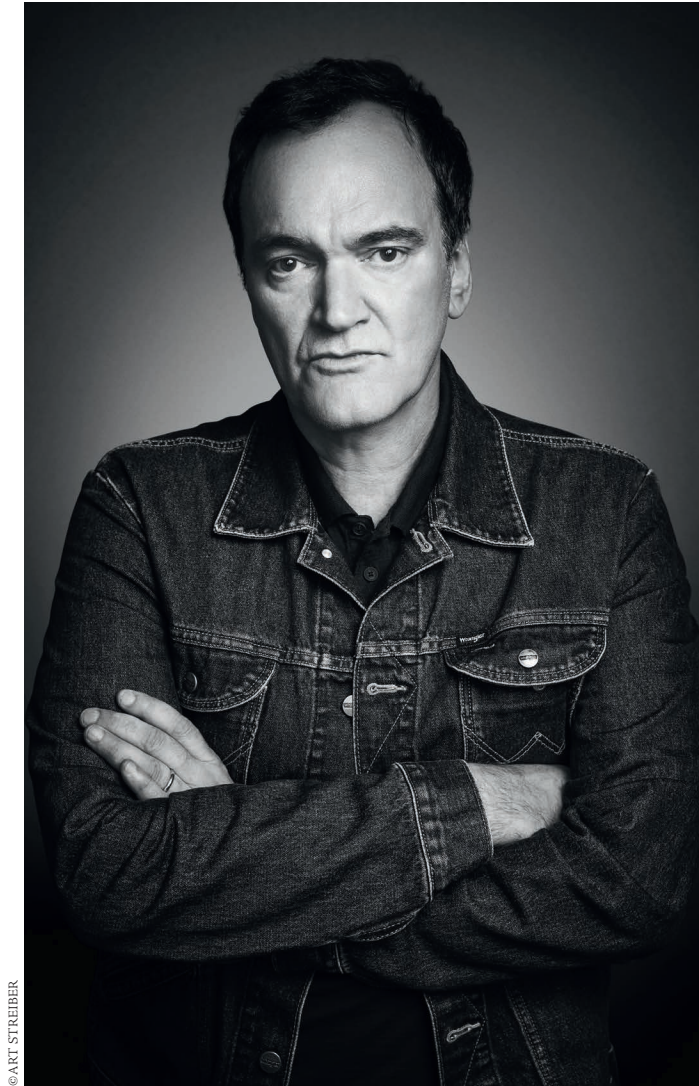
« Une réussite éblouissante. »

The Boston Globe



© LEONARDO CENDAMO

Elizabeth Strout est une des grandes voix de la littérature américaine contemporaine. Elle est notamment l'auteure d'*Olive Kitteridge* (Écriture, 2010; Le Livre de Poche, 2012; lauréat du Prix Pulitzer 2009 et numéro un sur la liste des meilleures ventes du *New York Times*), *Tout est possible* (Fayard, 2018; lauréat du Story Prize 2017) et *Je m'appelle Lucy Barton* (Fayard, 2017; Le Livre de Poche, 2019; dans la sélection du Man Booker Prize). Elle a également été finaliste du National Book Critics Circle Award, du PEN/Faulkner Award, de l'International Dublin Literary Award et du Orange Prize. Ses nouvelles ont été publiées dans des revues prestigieuses, parmi lesquelles *The New Yorker* et *O: The Oprah Magazine*. Elizabeth Strout vit à New York.



© ART STREIBER

Réalisateur culte de *Reservoir Dogs*, *Pulp Fiction* et *Kill Bill*, Quentin Tarantino fait une entrée aussi fracassante qu'attendue en littérature. De la Toile à la page, il transcende son style unique, son inventivité débordante et son sens phénoménal du dialogue et du montage pour livrer un premier roman d'une incroyable virtuosité. Des répliques désopilantes, des conversations cinéphiles enlevées, des péripéties haletantes, une fresque épique du L.A. de 1969 à la faune redoutablement bigarrée... *Il était une fois à Hollywood*, librement inspiré de son film primé aux Oscars, est un véritable tour de force, un premier roman hilarant, savoureux et déjanté.

Hollywood 1969... comme si vous y étiez !

RICK DALTON – Il fut un temps, Rick avait son propre feuilleton télé. Aujourd'hui, c'est un acteur rincé, condamné à jouer les crapules à la petite semaine, qui noie son chagrin dans les whisky sour. Un coup de fil de Rome : sauvera-t-il son destin ou le scellera-t-il ?

CLIFF BOOTH – Doublure cascade de Rick, il est l'homme à la réputation la plus sulfureuse de tous les plateaux de tournage – car il est le seul à avoir (peut-être) commis un meurtre et à s'en être tiré.

SHARON TATE – Elle a quitté son Texas natal en rêvant de devenir star de cinéma. Et ce rêve, elle l'a réalisé. Sharon passe désormais ses jeunes années dans sa villa de Cielo Drive, là-haut, dans les collines de Hollywood.

CHARLES MANSON – L'ancien taulard a convaincu une bande de hippies azimutés qu'il était leur leader spirituel. Mais il changerait bien de casquette pour devenir une star du rock'n'roll.

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NICOLAS RICHARD

ESSAIS
LITTÉRAIRES



Ils sont prêts à tout. Traverser les océans, sonner sans s'annoncer, ou faire jouer des relations, que parfois ils n'ont pas, pour un instant passé avec un écrivain qu'ils admirent. Si la plupart sont sincères, d'autres ne seraient pas contre un coup de pouce pour « entrer en littérature ».

L'écrivain, s'il se méfie des idolâtres, se laisse parfois déborder par de vils flatteurs. Confrontations cruelles, vrais échanges, amitiés naissantes, détestations éternelles, encouragements sincères : la surprise est au bout de la rencontre.

En s'appuyant sur les récits des protagonistes eux-mêmes, ce livre nous raconte des péripéties d'admirateurs. De Casanova visitant Voltaire à la jeune Susan Sontag allant voir Thomas Mann, les générations et les cultures se croisent, dans la ferveur littéraire.

Gide a visité Verlaine. Qui a visité Hugo. Qui a visité Chateaubriand. Tant qu'il y aura des écrivains, leurs émules chercheront à entrouvrir leur porte. Quitte à parfois la forcer.

« Ce fut le plus magnifique hommage que j'aie jamais
reçu d'un homme – d'un écrivain, veux-je dire. »

Blaise Cendrars (1887-1961)
à Henry Miller (1891-1980)

Ce 14 décembre 1934, à 15 heures, il frappe à la porte, la cigarette aux lèvres, le chapeau rabattu sur sa tête de boxeur, sa manche vide retroussée. Point n'est besoin de présentation, Miller le reconnaît. Un ami présent sur place raconte l'irruption de ce « manchot... fort comme un Turc », avec ses yeux bleus et son air d'aventurier plus proche du marin ou du pirate que de l'écrivain. La figure tant admirée s'est déplacée jusqu'à lui pour lui faire part de son enthousiasme. Miller est abasourdi : il espérait un retour encourageant, pas lui en personne !

La suite, il la raconte dans une lettre à Anaïs Nin. Il n'avait pas imaginé que suivre Cendrars au fil des rues de la capitale se révélerait si « épique ». Après des heures passées à discuter (en français car Cendrars se refuse à parler anglais bien qu'il sache), ils se rendent en taxi chez un marchand de vins que celui-ci connaît à Montmartre, rue des Abbesses. Puis, de bar en bar, ils atterrissent au restaurant des Fleurs. Cendrars commande à profusion. L'Américain n'a que trente francs en poche et pas grand-chose en vue pour les semaines à venir. Mais, incapable de

résister, il dévore : « homards, huîtres, pigeons, desserts que je n'avais jamais vus... », sans compter une consommation phénoménale de vins millésimés et de liqueurs. Généreusement, Cendrars invite son compagnon en prétendant avoir reçu un chèque qu'il n'attendait pas, afin de ne pas l'embarrasser.

Miller est hypnotisé par l'habileté de Cendrars à se servir de son unique main. À la fois bourru et chaleureux, transporté et bavard, celui-ci lui passe le bras autour du cou pour le féliciter de son ouvrage. Il en aime la veine rabelaisienne, ainsi que la réelle connaissance que Miller montre des rues de Paris. Son roman, qui a « des tripes », devrait être traduit, et s'il ne partait pas en voyage, il s'en chargerait lui-même ! Il en rajoute encore sur le « grand type » qu'il est. Miller, gêné, comprend qu'il ne peut rivaliser avec son bagou et ne sait comment répondre à ses compliments. Habituellement plus loquace, il s'enferme dans le silence et se sent comme un « con parfait ». Lui qui fait l'effet aux autres d'un « torrent en perpétuel mouvement », comme le caractérise Anaïs Nin, se retrouve submergé par son aîné. Car dans ce jeu de miroir, Cendrars l'admiré s'est effacé pour devenir l'admirateur, un rôle immérité pour l'écrivain débutant.

Giacomo Casanova
à François-Marie Arouet,
dit Voltaire
Friedrich Hölderlin
à Friedrich Von Schiller et
Johann Wolfgang von Goethe
Wilhelm Waiblinger et Eduard
Mörike à Friedrich Hölderlin
Bettina Von Arnim
à Johann Wolfgang von Goethe
Heinrich Heine
à Johann Wolfgang von Goethe
Franz Grillparzer
à Johann Wolfgang von Goethe
Sir Walter Scott
et James Fenimore Cooper
Edgar Allan Poe
à Charles Dickens
Hans Christian Andersen
à Charles Dickens
Henry James à Charles Dickens
Bram Stoker, puis Oscar Wilde
à Walt Whitman
Bram Stoker à Walt Whitman
Oscar Wilde à Walt Whitman
Oscar Wilde à Victor Hugo
et Paul Verlaine
Victor Hugo à François-René
de Chateaubriand
Paul Verlaine à Victor Hugo
Marguerite Eymery, dite
Rachilde, à Victor Hugo
Pierre Louÿs et André Gide
à Paul Verlaine
Gustave Le Rouge
à Paul Verlaine
Rubén Darío à Paul Verlaine
William Butler Yeats
à Paul Verlaine

Rudyard Kipling
à Mark Twain
Rudyard Kipling,
puis J.M. Barrie
à Robert Louis Stevenson
Anna de Noailles à Pierre Loti
Raymond Roussel à Jules Verne
Raymond Roussel à Pierre Loti
Paul Valéry
à Joris-Karl Huysmans
Hugo von Hofmannsthal
à Enrik Ibsen
Rainer Maria Rilke
et Lou Andreas-Salomé
à Léon Tolstoï
Maxime Gorki à Léon Tolstoï
Rainer Maria Rilke
à Maxime Gorki
Stefan Zweig à Émile
Verhaeren et Romain Rolland
André Breton à Paul Valéry,
puis à Guillaume Apollinaire
et à Sigmund Freud
Kurt Tucholsky à Max Brod
et Franz Kafka
André Gide à Joseph Conrad
Élias Canetti à Karl Kraus
Sinclair Lewis
à Edith Wharton
Francis Scott Fitzgerald
à Edith Wharton
Edith Wharton à Henry James
Maurice Sachs à Jean Cocteau
et à André Gide
Christopher Isherwood
à E.M. Forster
E.M. Forster à Henry James
Blaise Cendrars
à Henry Miller



© COLL. PART.

Écrivain et
journaliste,
Catherine Sauvat
a écrit sur l'histoire
et l'architecture
de grandes capitales
européennes (*Venise*,
Prague, *Vienne*
chez Hermé) et
plusieurs biographies,
dont celles de *Stefan*
Zweig (Folio, 2006),
d'*Arthur Schnitzler*
(Fayard, 2007) et de
Rilke (Fayard, 2016).
Elle a récemment
publié un roman
graphique sur
l'écrivain Léopold

Lawrence Durrell
à Henry Miller
Jack Kerouac à Henry Miller
Italo Calvino
à Ernest Hemingway
Truman Capote à Colette
Françoise Sagan
à Carson McCullers
et Tennessee Williams
Alberto Arbasino
à Louis-Ferdinand Céline
William S. Burroughs
et Allen Ginsberg
à Louis-Ferdinand Céline
William S. Burroughs,
Allen Ginsberg et Susan Sontag
à Samuel Beckett
Susan Sontag à Thomas Mann

Sacher-Masoch, *L'homme à la fourrure*,
avec les dessins d'Anne Simon (Dargaud,
2019). Elle est également co-auteur
de documentaires, dont *Gustav Mahler*,
autopsie d'un génie, pour Arte (2011),
Orsay en mouvements pour le Musée d'Orsay
(2017, 2020) et *Une nuit au Louvre*,
Léonard de Vinci, Pathé Live (2020).

PAUVERT



Un soir de septembre à Lyon, un jeune homme d'extrême droite, M, se présente comme un « fan » et m'offre un verre.

J'accepte, intrigué par cette étrange adhésion. Qu'est-ce qu'il me trouve ? Qu'est-ce que cet individu peut donc priser dans un écrivain du bord opposé ? Nous avons certes quelques ennemis communs, mais les ennemis de mes ennemis sont-ils appelés à devenir automatiquement mes amis ?

Au fil de la discussion, il se confirme que ce qui nous unit est infiniment moins vaste que ce qui nous sépare.

Nous sépare avant tout notre usage de l'idiome français. Nous n'avons pas les mêmes valeurs, mais d'abord pas les mêmes mots. Il dit « mondialisme », je dis « capitalisme ». Il dit « les élites », je dis « la classe dominante ». Il pense culturel et je pense social. Il dit « la France » et cela me laisse coi.

Mais les questions de forme étant des questions de fond, la discorde de langue recouvre une discorde affective. M fonde sa politique sur des refus, et je voudrais que la mienne soit d'abord affaire de désir. Si M et moi commençons à énumérer ce que nous désirons, l'illusion de notre entente serait illico dissipée. Il aurait à cœur de restaurer la grandeur de la France quand je trouverais plus urgent de restaurer la sécurité sociale. Il traquerait ses ennemis, je m'appuierais sur mes amis. Il se nourrirait de colère, j'entretiendrais ma joie.

F. B.

Ce qui a été possible l'est pour toujours. La politique affirmative ne se laisse pas attrister, affaiblir, indigner, ulcérer par le spectacle des dominants. Elle ne s'avilit pas à les juger, n'épuise pas ses cartouches à leur intenter des procès. Elle n'a pas besoin d'eux comme appui négatif. Si le médiocre est ce qu'en dit Nietzsche, « celui qui ne se construit que contre », elle n'est pas médiocre. Rivée à sa plénitude et non aux manques de l'adversaire, elle se documente à l'envi sur ce que nous avons pu.

Nous avons pu la marche des femmes sur Versailles. Nous avons pu la constitution de 93. Nous avons pu la conjuration des égaux dont l'échec n'annule pas l'élan. Nous avons pu la nuit des prolétaires. Nous avons pu les voyages infatigables d'Élysée Reclus. Nous avons pu le programme de la Commune. Nous avons pu l'amitié de Louise Michel avec les Kanaks. Nous avons pu la démocratie Kanak. Nous avons pu la Ruche de Sébastien Faure. Nous avons pu légaliser l'avortement et le divorce en 1918. Nous avons pu Alexandra Kollontaï. Nous avons pu les communes de Kronstadt et d'Ukraine, que d'autres qui se prétendaient les nôtres ont rasées mais n'en parlons plus, n'y songeons plus, songeons que peu après nous avons pu les collectivités aragonaises, et la conversion du Ritz de Barcelone en cantine populaire. Nous avons pu sauver de la famine les fous de Saint-Alban, et forts de ce miracle rigoureux nous avons pu La Borde. Nous avons pu ici et là éprouver ce qu'un

corps peut. Nous avons pu le groupe Medvekin. Nous avons pu le combat des foyers Sonacotra. Nous avons créé des squats partout où nous l'avons pu. Partout où nous l'avons pu nous avons déjoué leurs embrouilles. Nous avons pu cette phrase d'une syndicaliste anglaise à un patron pendant les grèves de mineurs : n'insultez pas l'intelligence de la classe ouvrière. Nous avons pu l'intelligence, souvent défaite mais toujours victorieuse d'avoir lieu. Nous avons pu Jean-Marie Straub et Danièle Huillet. Leurs films, leur amour. Leur amour innervé de films, leurs films innervés d'amour. Nous avons pu les free food des Diggers. Nous avons pu Angela Davis et Jean-Patrick Manchette dans un même pli de l'histoire – notre décennie faste. Nous avons pu rassembler 343 salopes, pas une de moins. Nous avons pu le Front homosexuel d'action révolutionnaire. Nous avons pu l'éducation populaire dont Rabah Ameur-Zaïmeche est advenu. Nous avons pu soulever les chômeurs à l'orée d'un nouveau siècle. Nous avons pu faire pousser Justine dans un champ de patates de Treillières. Nous avons pu High risk behaviour. Nous avons pu occuper Wall Street. Nous avons pu la co-présidence homme-femme au Rojava. Nous avons pu Anasse Kazib. Nous avons pu les conseils de bon gouvernement au Chiapas. Ils durent encore. Chaque année qu'ils durent et s'étendent nous gagnons en confiance dans notre capacité de durer. Ainsi nous persistons. Nous nous organisons. Tout le possible l'est devenu par quelques-uns qui s'organisant se prêtent force.

Comment analysez-vous le succès d'*Histoire de ta bêtise* et en quoi ce nouveau livre prolonge-t-il le précédent ?

Il est tentant pour un auteur d'expliquer le succès d'un livre par sa seule qualité. Hélas la qualité n'entraîne pas le succès. La preuve, bien des livres de grande qualité n'ont aucun succès – et inversement.

Le succès est un fait économique, et donc un fait social. Une partie non négligeable du corps social, plus spécifiquement de la partie du corps social qui achète des livres, se trouve à un moment donné attirée par un livre. Cette attirance est faite de mille choses. Les thèmes centraux d'*Histoire de ta bêtise* étaient visiblement attractifs au moment de sa sortie : la bourgeoisie – qui est toujours un bon produit d'appel – et plus spécifiquement la bourgeoisie dite « de gauche », qui supposément venait de triompher avec Macron.

C'est ici qu'on entre dans une autre composante bien connue d'un succès littéraire : le malentendu. En l'occurrence, beaucoup de gens se sont plu à ne retenir, dans mes bourgeois de gauche, que le génitif, alors que précisément je démontrerais qu'il était très secondaire par rapport au substantif, par rapport à la détermination de classe. C'est alors que j'ai pu avoir des témoignages de sympathie venant de la bourgeoisie réactionnaire, voire d'individus situés plus à droite. *Notre joie* part justement d'une situation vécue où ce malentendu s'est spectaculairement incarné. « Un soir de septembre à Lyon » – ce sont les premiers mots du livre –, quatre jeunes identitaires m'attrapent à la sortie d'une conférence et me proposent de me payer un verre, car, prétendent-ils, je suis leur « idole ». *Notre joie* a pour fil rouge cette soirée lyonnaise, qui me sert de socle narratif pour examiner ce que ces jeunes gens me trouvent, disséquer la confusion mentale qui produit ce malentendu. Par extension, j'essaie d'analyser les schèmes fondamentaux de la pensée identitaire, dont je fais un sous-ensemble de la pensée autoritaire.

Quel est actuellement l'imaginaire politique dominant ?

C'est bien le sujet de la première des deux parties de *Notre joie*. Ce qui domine, à la fois dans le champ des discours et dans l'organisation des rapports sociaux, l'un émanation de l'autre, c'est la pensée autoritaire. Une conviction assez répandue oppose cette pensée à la pensée libérale, qui se targue de défendre la liberté. Au contraire, j'essaie de mettre au jour la matrice autoritaire du libéralisme. Le système libéral, en tant que le capitalisme en donne les règles, contraint les corps et les individus ; il les place sous l'autorité du système marchand. Le libéralisme déteste la liberté (en matière de liberté il ne connaît que celle de commercer, fût-ce au prix de toutes les coercitions). Par ailleurs la concurrence supposée loyale et équitable installe, explicite-



© RICHARD DUMAS

Romancier, essayiste et dramaturge, François Bégaudeau est l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels *Deux singes ou ma vie politique* (Verticales, 2013), *En guerre* (Verticales, 2018) et *Histoire de ta bêtise* (Pauvert, 2019), auquel *Notre joie* offre une sorte de suite inattendue, à la frontière de l'essai et du récit.

ment ou non, la loi du plus fort. Le libéralisme est un darwinisme, et même un virilisme. C'est ainsi qu'une arche libérale-autoritaire peut être tendue de l'extrême centre à l'extrême droite. Nous en avons des marques quotidiennes.

Quelle serait la relation entre la politique et la joie ?

La politique est le contraire de l'exercice du pouvoir, du maintien de l'ordre. La politique est ce qui nous émancipe du pouvoir et de l'ordre. En 2021, il n'y a de politique que là où on cherche à s'émanciper de l'ordre libéral autoritaire. La seconde partie de *Notre joie* s'interroge sur les affects qui produisent de l'énergie politique, c'est-à-dire de l'émancipation. Elle commence par réfuter l'affect de colère comme affect politique. La colère, en politique, peut produire des mouvements réactionnaires, fascistes, libéraux. Elle n'est une garantie de rien. La question politique matricielle n'est donc pas : contre quoi luttons-nous ? Mais : que désirons-nous ? Non pas : qui détestons-nous ? Mais : qui aimons-nous ? La politique ne consiste pas d'abord à désigner des ennemis, mais à nouer des amitiés. C'est en nouant des amitiés que des individus se donnent des dispositifs de vie conformes à leur désir. C'est cette conformité que j'appelle la joie. Cette joie n'a pas besoin de grands soirs. Elle est son propre grand soir. Elle se suffit.



Is m'appellent « gazelle », et je me sens blessée. Je ne suis pas un animal. Je ne suis pas une chose. Je ne suis pas une image. Je ne suis pas une proie.

De l'insulte « nègre » Césaire a fait la Négritude.

Du gazellage je m'apprête à faire Gazelle Théorie.

Ceci est un manifeste. Ceci est un témoignage. Ceci est un coup de colère, et une mise en lumière.

I.O.

Dans un livre inclassable qui emprunte aussi bien à l'essai qu'au récit, à la politique qu'à la poésie, Ines Orchani explore à la première personne un féminin méconnu, décrivant librement l'expérience des codes – et de leur transgression –, des stratégies, des croyances et des sexualités. Les femmes qu'on y croise, gazelles et rebelles, incarnent un féminisme non occidental, un féminisme du secret et du courage, où les intentions l'emportent sur la forme. Dans l'élan créé par Virginie Despentes avec *King Kong Théorie*, Ines Orchani donne à entendre les voix d'un féminisme-monde.

Je ne remonte pas dans le car. Je lâche mes cheveux et je mets un grand chapeau de paille sur ma tête pour me protéger du soleil. Je cherche une voiture et je ne dis plus un mot en arabe.

Étrangère, je suis plus libre dans mon pays. Je ne suis pas des leurs, disent-ils en m'apercevant (mouch mtâ'nâ). Ils m'accueillent à bras ouverts. Serviabes, protecteurs. J'avance dans le ventre de la Tunisie, de ville en ville, transportée par des charrettes, des camionnettes, des taxis collectifs. Je marche aussi beaucoup. À chaque pas, j'embrasse ma terre. Je la sens dans tout mon corps. Je l'aime d'amour fou et solitaire.

Les hommes ne sont plus des hommes, et je ne suis plus une femme. La route nous rend égaux. Longue, hasardeuse. Ils me parlent, en mêlant, au dialecte tunisien, des mots français, anglais, allemands, italiens. Jamais je ne sors de mon silence. J'écoute. Ils me pensent Autre. Ils s'ouvrent.

Ils disent leurs maux d'hommes. Je comprends.

C'est le soir lorsque j'arrive au pied du mont de sable. Le chauffeur du taxi me demande si j'ai des amis pour me loger. Je réponds « Bien sûr ! » (emmâla !) et il repart rassuré. Je vais au village, où les portes de fer aux couleurs vives sont closes. J'entre chez l'épicier

(al-'attâr) et j'achète un bidon d'eau glacée, des dattes et des glibettes (graines de tournesol). La chaleur de ce début d'automne est abrutissante. Je me dirige vers les grottes. J'avance comme une mule, chargée de tout le poids du monde. Et je m'écroule dans la première pièce troglodyte. Ghorfa, en arabe, chambre creuse. Il y a un foyer pour le feu, une arrière-chambre pour les vivres, et une banquette façonnée dans la pierre. Je bois, je grignote, je dors. Seule, dans le ventre de la montagne. Dans le silence, la fraîcheur, l'humidité. Je reste trois jours et trois nuits dans cette grotte. Je rationne mon eau et ma nourriture. Purification. Extase. J'entends mon corps qui vit. J'écoute mon souffle. La grotte me parle. Elle me dit qu'elle est éternelle et que je suis éphémère. Je perçois une injonction, lancinante : oktoubî ouktoubî, écris... écris... Je n'ai rien pour écrire. L'ordre d'écrire me berce comme une chanson têtue. Je ne me demande pas qui me parle. J'entends aussi : kattibî kattibî, et le sens de ces mots m'échappe dans un premier temps, puis je le saisis dans mon état de rêve éveillé : fais écrire, fais écrire. Toutes ces injonctions me sont données au féminin. Voilà peut-être ma mission sur cette terre : écrire le féminin, faire écrire les femmes.

« Mon féminisme est un art martial », que voulez-vous dire ?

Je veux dire qu'une guerre, défensive, est déclarée contre le patriarcat, et qu'il faut la faire le mieux possible, avec nos corps, nos mots, et nos consciences. Mais se battre est un art, qui a ses codes et ses principes. Je crois à un code de l'honneur, qui me fait respecter mon adversaire comme moi-même. Je crois à des principes, comme celui de l'empathie. Mon féminisme est un art martial parce qu'il est une éthique et même une esthétique. Je veux que la lutte soit belle, digne. De toute façon, nous gagnerons ! Mais gagner ne suffira pas à notre bonheur si nous sommes dans la vengeance, ou dans la volonté de détruire. Je refuse une lutte qui se ferait à l'aveugle, coup pour coup. Je crois au combat à main nue, au renforcement de soi, au déséquilibre ponctuel qui fait trouver à chacun.e son centre de gravité. En tant que féministe, je ne veux pas dominer mon adversaire mais neutraliser ce rapport de force qui nous nuit à tous les deux. Bien sûr, il y a la colère. La mienne, et celle de l'autre. C'est une partie de mon travail de féministe de diriger cette colère là où elle sera utile. En tout cas, la chasse est finie. La proie se joue du prédateur. Mon féminisme est aussi un félinisme. Avec *Gazelle Théorie*, j'ai voulu montrer que les gazelles étaient les reines du désert, et j'ai fait, du sobriquet « gazelle », un manifeste.

Pouvez-vous éclairer ce qu'est un féminisme non-occidental ?

L'Occident n'est pas un pays. C'est une culture, qui a son histoire. Le féminisme, tel qu'il est visible et audible aujourd'hui, est lié à cette histoire, et à certaines figures occidentales emblématiques : Beauvoir, Badinter, Simone Veil, Judith Butler. Les féministes qui s'expriment dans des langues non-occidentales restent méconnues, inaudibles, invisibles. Et je trouve que c'est dommage... Il n'y a pas un féminisme, il y a des féminismes. J'irai même plus loin : il n'y a pas des féminismes, il y a des féministes. Je veux éclairer les visages de celles qui ont éclairé mon chemin : May Ziadé, Layla Baalbaki, Nawal Saadawi... Pour que leurs œuvres soient accessibles, il faut les traduire. Et pour que leurs vies soient connues, il faut témoigner. *Gazelle Théorie* parle d'elles, et de celles qui ont œuvré pour la liberté et la dignité des femmes dans le Monde arabe. Le féminisme non-occidental n'est donc pas un féminisme anti-occidental mais un féminisme qui naît hors de l'histoire européenne et s'exprime dans une langue non-occidentale. Dans les colloques universitaires et les livres d'Histoire européens, on parle de « vagues féministes » : la première, pour le droit de vote, la deuxième, pour l'avortement et la contraception, et la troisième, pour la reconnaissance des féminismes « non-blancs ». Personnellement, je ne me trouve pas sur une plage à observer le ressac, je me trouve au milieu de



© RICHARD DUMAS

Ines Orchani naît en 1976. À dix-sept ans, elle reçoit le prix spécial du jury du Jeune Écrivain Francophone pour sa nouvelle *L'homme de lointaine tendresse et de silence*. Elle traduit les féministes arabes : May Ziadé (*Il t'appartient de devenir reine ou esclave*) et Nawal Saadawi (*Mémoires d'une enfant prénommée Souad*). Elle est l'auteur du roman *Autour du lycée* (en français) et de deux recueils de poésie : *Lâm et Sîn* (en arabe).

Être d'un bloc fait de deux cultures, elle vit entre ses deux pays, la France et la Tunisie, et elle écrit en deux langues, à la rencontre des pôles.

la houle, où les vagues s'entrechoquent, mon féminisme est un féminisme-monde, traversé de courants, qui s'exprime en deux langues.

Comment vous situez-vous par rapport à Virginie Despentes ?

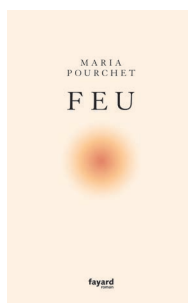
Despentes donne le tempo au féminisme, en France, et au-delà. L'impulsion de *Gazelle Théorie*, c'est *King Kong Théorie*. Je l'ai acheté à l'aéroport d'Orly, avant de prendre l'avion pour Tunis. À mon retour à Paris, j'ai regardé *Mutantes*, le film documentaire de Despentes. Deuxième électrochoc. On peut donc dire tout ça. On peut donc faire tout ça. On peut donc être tout ça. Voilà où je situe le féminisme de Despentes : dans les airs, par-delà les frontières. Je crois qu'elle est unique et que personne ne peut l'imiter ni même la suivre. Je n'ai pas écrit *Gazelle Théorie* dans le sillage de *King Kong Théorie*, mais plutôt dans l'élan de Despentes. Elle a libéré bien des vies, et bien des plumes, et j'en fais partie ! Son féminisme singulier pousse chacun.e à se reconstruire. Sans artifice, mais avec humour, dans une tendresse qui dépasse la binarité des genres.

RENTÉE LITTÉRAIRE 2021



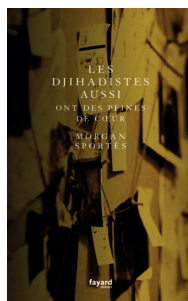
JACQUES FIESCHI
SOUVENIRS
DE MA VIE D'HÔTEL

Nombre de pages : 128
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 16,00 euros
Code Hachette : 6180781
EAN : 9782213720807
Attachée de presse :
Dominique Fusco
Date de sortie : 18 août 2021



MARIA POURCHET
FEU

Nombre de pages : 250
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 19,00 euros
Code Hachette : 6180166
EAN : 9782213720784
Attachée de presse :
Alina Gurdriel
Date de sortie : 18 août 2021



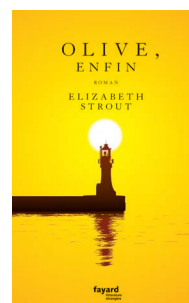
MORGAN SPORTÈS
LES DJIHADISTES
AUSSI

Nombre de pages : 416
Format : 153 x 235
Prix provisoire : 22,00 euros
Code Hachette : 3082600
EAN : 9782213704470
Attachée de presse :
Pauline Faure
Date de sortie : 18 août 2021



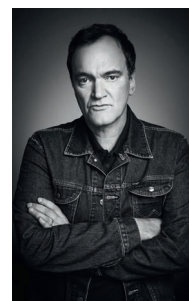
TA-NEHISI COATES
LA DANSE DE L'EAU

Nombre de pages : 480
Format : 153 x 235
Prix provisoire : 23 euros
Code Hachette : 1907758
EAN : 9782213716541
Attachée de presse :
Dominique Fusco
Date de sortie : 18 août 2021



ELIZABETH STROUT
OLIVE, ENFIN

Nombre de pages : 368
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 22 euros
Code Hachette : 5988210
EAN : 9782213717364
Attachée de presse :
Alina Gurdriel
Date de sortie : 25 août 2021



QUENTIN TARANTINO
IL ÉTAIT UNE FOIS
À HOLLYWOOD

Nombre de pages : 360
Format : 153 x 235
Prix provisoire : 23,00 euros
Code Hachette : 6908079
EAN : 9782213721019
Attachée de presse :
Pauline Faure
Date de sortie : 18 août 2021



CATHERINE SAUVAT
DEPUIS
QUE JE VOUS AI LU,
JE VOUS ADMIRE

Nombre de pages : 250
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 20,50 euros
Code Hachette : 6761831
EAN : 9782213706290
Attachée de presse :
Catherine Bourgey
Date de sortie : 25 août 2021



FRANÇOIS BÉGAUDEAU
NOTRE JOIE

Nombre de pages :
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 19,00 euros
Code Hachette : 6896018
EAN : 9782720215704
Attachée de presse :
Pauline Faure
Date de sortie :
15 septembre 2021



INES ORHANI
GAZELLE THÉORIE

Nombre de pages : 224
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 18,00 euros
Code Hachette : 1697658
EAN : 9782720215698
Attachée de presse :
Dominique Fusco
Date de sortie :
1^{er} septembre 2021



**En librairie
le 25 août**

Une nouvelle issue du recueil collectif (Pauvert, 2020)



ATTACHÉES DE PRESSE

Catherine Bourgey

01 45 49 79 74

cbourgey@editions-fayard.fr

Pauline Faure

01 45 49 82 43

pfaure@editions-fayard.fr

Dominique Fusco

01 45 49 82 32

dfusco@editions-fayard.fr

Alina Gurdriel

06 60 41 80 08

alinagurdriel@gmail.com

RELATIONS LIBRAIRES ET SALONS

Laurent Bertail

01 45 49 79 77

lbertain@editions-fayard.fr

Romain Fournier

01 45 49 82 15

rfournier@editions-fayard.fr

DROITS SECONDAIRES ET AUDIOVISUELS

Carole Saudejaud

01 45 49 82 48

csaudejaud@editions-fayard.fr

SERVICE COMMERCIAL

Katy Fenech

01 45 49 82 38

kfenech@editions-fayard.fr

DIFFUSION ET DISTRIBUTION

Hachette Livre

ÉDITIONS FAYARD

13, rue du Montparnasse

75006 Paris

www.editions-fayard.fr